ROBERT LaROQUE de ROQUEBRUNE

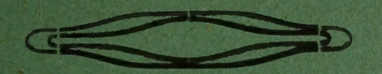


HOMMAGE

à

Charles-Michel de Salaberry

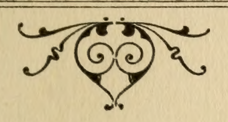
Héros de Chateauguay



Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change
STÉPHANE MALLARMÉ

PRIX : 15 Cents

ROBERT LaROQUE de ROQUEBRUNE

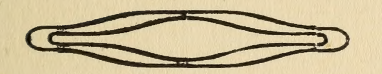


HOMMAGE

à

Charles-Michel de Salaberry

Héros de Chateauguay



Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change

STÉPHANE MALLARMÉ

PRIX : 15 Cents

— A —

Anne Lilia d'Irumberry de Salaberry,

MA MERE

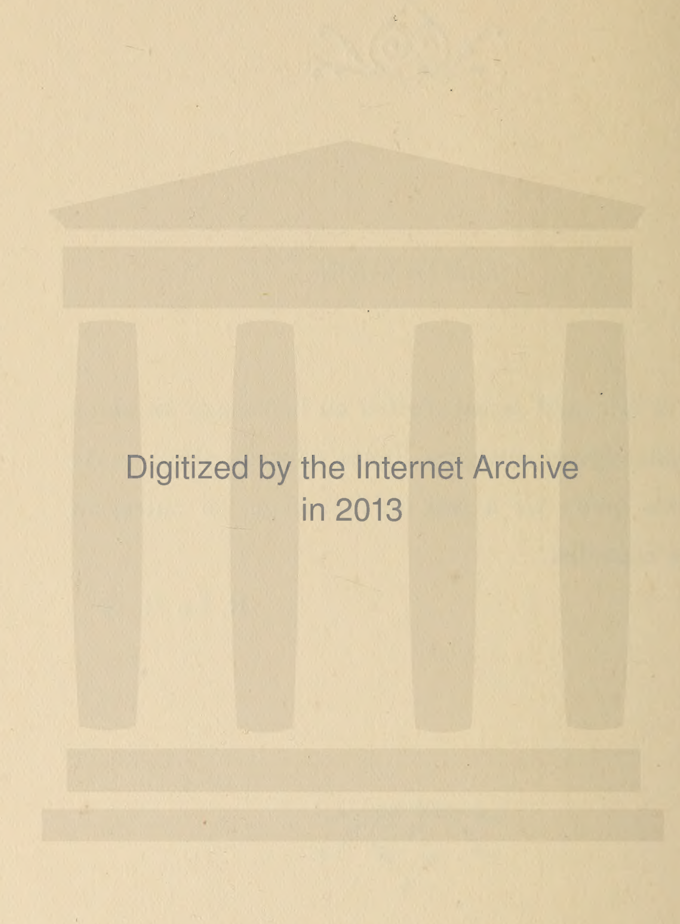


LIMINAIRE.

J'ai cru qu'il seyait d'offrir en hommage au héros de Chateauguay quelques lignes sous un titre. — Je voudrais qu'on vit à ceci un hommage, en outre, au peuple canadien.

R. La R. R.





I. IMAGE.

Il n'était pas très grand. En lui la force n'en revêtait pas l'apparence. Ses traits étaient beaux. Ils sont de ceux que l'on aime voir à une médaille. La gloire qui les revêt aujourd'hui leur ajoute l'ombre éternelle et haute du laurier.

Ce qu'il a fait de grand est désormais gravé dans la pierre, le marbre et le bronze, et dans tous les coeurs canadiens. J'aime songer au fils, à l'époux, au père qu'il fut. Et c'est ainsi que pour moi il apparaît, non plus seulement en son rôle magnifique et grandiose, mais encore en celui qu'il joua d'être un honnête homme, et qui pour être modeste et ordinaire contient une belle leçon de mesure et d'équilibre. Je veux le voir donc, non seulement tel qu'en ses portraits, fier, roide et historique, mais encore tel qu'en sa maison, paternel et bon.

Lorsque l'on connaît la vie intime de Charles-Michel de Salaberry, on comprend mieux sa vie héroïque et guerrière. Il faut voir l'ordre de cette vie pour comprendre le niveau de son intelligence et la qualité de son génie. L'ordre, la décision et l'énergie que l'on voit qui sont dans chaque heure de l'existence de cet homme en sa maison des champs, expliquent la belle ordonnance, la rapidité de décision, et l'énergie extraordinaire que l'on admire dans les heures qu'il vécut du 25 au 26 octobre 1813, et qui font de lui un surhomme.

II. L'ASCENDANCE.

C'étaient des reîtres, ces premiers Salaberry, de rudes hommes qui se transmettaient la force physique et l'audace avec les taureaux et le lion, leurs héraldiques symboles. Ils furent de toutes les batailles heureuses, de tous les bivouacs glorieux de France et de Navarre. Ils ont faussé leurs cimiers et leurs cottes, déchiré leurs fraises et leurs jabots à toutes les affaires où de la gloire et des coups étaient à ramasser. On les a vus s'escrimer contre le Maure et l'Anglais, contre le mécréant et le chrétien, à pied et à cheval, sur terre et sur mer. Quelques-uns furent tués au jeu, beaucoup y furent blessés, aucun ne s'y montra moins que valeureux, et tous furent, selon leur devise, forts aux forts et pitoyables aux faibles.

Ils furent basques jusqu'au jour où la Navarre devint province française de par Henri, son souverain, du chef de Jeanne d'Albret, sa mère, et roi de France en tant que Bourbon, dernier mâle. Ils devinrent aussi bons français que leur compatriotique protecteur, Henri IV.

Ils étaient d'antique lignage en leur pays et remontaient fièrement jusqu'à des princes et à des rois. Ils s'allièrent grandement au cours des siècles d'aventures et de hasards héroïques. Ils remplirent des charges considérables et eurent des patrons illustres. Ils figurèrent seigneurialement aux assemblées de leurs pairs et aux conseils de leurs souverains. Bref, ils remplirent à leur honneur leur tâche de gentilshommes durant mille ans et plus, et cela ne parait pas peu alors que l'on songe aux temps où ils vécurent et ce à quoi leur qualité les obligeait.

III. UN HOMME D'AUTREFOIS. — LOUIS DE SALABERRY.

C'était un assez pauvre gentilhomme que Louis de Salaberry, et quoiqu'il eût épousé une fille de cette opulente maison des Hertel, il ne fut jamais complètement bien dans ses affaires. Il s'y connaissait mieux en textes latins qu'en grimoires d'intendant, et si sa fortune s'administrait un peu à la diable, sa bibliothèque était fort propre à le consoler de ses déboires financiers.

Louis de Salaberry était fort grand. Sa figure était sans beauté à cause de ses yeux qui étaient pers, et dont il louchait un peu. Il avait une force herculéenne. Monsieur de Gaspé, qui le connut beaucoup, raconte de ses exploits, en ce genre, qui sont étonnants. Il était fort bon et ne craignait rien tant que de faire du mal. Ses colères étaient terribles et rien ne lui coûtait pour en réparer le mauvais effet moral ou physique. (1) Il s'était vaillamment battu et cela fort souvent. Bref, c'était un homme de grande valeur et un fort honnête homme. Il fut le père de Charles-Michel de Salaberry, le héros de Chateauguay.

Sa femme, Françoise de Hertel de Saint-François, était charmante et fort entendue à la conduite d'une maison pleine d'enfants et de domestiques. Ses portraits la montrent de profil un peu aigu, et de gorge lourde. Ses yeux étaient longs et bleus, son menton allongé et énergique, sa bouche grande et rouge. Elle avait cette force morale des femmes d'autrefois, qui

---

(1) Un jour, raconte M. de Gaspé, il jeta par la fenêtre un ivrogne qui menait grand tapage, et étant descendu aussitôt dans la rue, il le releva en lui demandant avec bonté : "Vous ai-je fait mal, mon pauvre enfant?"

soutenait le coeur défaillant aux trop rudes coups. Et la vie d'alors en portait de terribles. Françoise de Hertel vit mourir trois de ses fils tués à l'ennemi.

Le manoir de Beauport était à Louis de Salaberry, du chef de sa mère, née de Juchereau, qui le tenait elle-même de son aïeul Robert Giffard de Beauport. Cette maison était bruissante comme une ruche. Les sept enfants de Louis de Salaberry et de Françoise de Hertel en égayaient les aspects un peu sombres. De vieux amis, tels que M. de Lanaudière et M. de Belestre, s'y venaient fréquemment réjouir et "esbaudir". Le vin y était bon et les propos lestes et spirituels, à la manière de France, dont tous ces vieillards avaient conservé les manières et le ton. Louis de Salaberry avait une culture profonde et un esprit fin. Il aimait boire sec en compagnie d'amis savants et gais, les pieds aux chenêts, dans la paix de sa bibliothèque que troublait parfois le bruit des enfants dans la chambre voisine...

Que de belles histoires se devaient raconter ces vieux soldats qui souffraient encore de leurs blessures! J'aime croire que Charles-Michel de Salaberry venait souvent s'asseoir alors à leurs pieds et écouter leurs longs et prestigieux récits.

Pendant la Révolution, le cercle s'élargit des amis qui venaient habiter l'hospitalière maison seigneuriale de Beauport.

Louis de Salaberry avait passé une partie de sa jeunesse en France et y était retourné dans son âge mûr. Il avait été à la cour. Louis XVI avait accueilli avec sa bienveillante bonté cet ancien sujet demeuré si bon français malgré les hasards de la guerre.

Il avait renoué avec sa famille française et s'était fait de nombreux amis. De la rue des Prouvaires où il habitait, il se rendit bien souvent chez son cousin le Président de Salaberry, qui habitait faubourg Saint-

Honoré, ou chez le comte de Vergennes, ministre alors, et qui le protégea, ou chez le duc de Bethune qui lui était parent, ou encore chez l'abbé de Salaberry, qui était un abbé à la manière de l'abbé, puis cardinal, de Bernis, c'est-à-dire bon garçon et joyeux compère. Chez tous, le gentilhomme canadien se créait des amis dont plusieurs vinrent se réfugier chez lui durant les mauvais jours. Louis de Salaberry se souvint alors de La Fontaine et de M. d'Hervart, et ce fut avec des larmes de reconnaissance qu'il accueillit dans son vieux petit manoir les amis qui y cherchèrent refuge.

Ils furent nombreux et divers. Les lettres de quelques-uns sont restées. Ils y apparaissent charmants et spirituels. Les malheurs des temps et leur détresse d'exilés ne les empêchaient nullement de rire et de faire des mots. Ils pleuraient aussi et bien souvent, car les occasions ne manquaient pas de se désoler. La plupart étaient en deuil, d'un parent ou d'un ami. Et leur coeur de français et de royalistes était éternellement désolé du martyre du roi et de la reine qu'ils avaient été impuissants à défendre et à sauver...

Outre des émigrés, tels que le marquis et la marquise de Sainte-Aulaire, le comte de Colbert, le marquis du Barail, le comte Coster de Saint-Victor, etc., des hôtes plus illustres habitèrent alors parfois chez Louis de Salaberry: le duc de Kent et madame de Saint-Laurent. Ils y vinrent fréquemment durant leur long séjour de Québec. Le frère de Georges IV s'était pris pour Louis de Salaberry d'une amitié très vive. Il la lui témoigna en déployant pour le servir, tout le crédit qu'il avait. Il est vrai que ce crédit était faible. Mais tel qu'il était il suffit à contribuer à l'avancement, dans l'armée, de Charles-Michel et de ses frères. Car le prince et madame de Saint-Laurent traitaient les petits Salaberry comme des neveux tendrement aimés. Ils se montrèrent vraiment avuncu-

laires pour Edouard-Alphonse de Salaberry (1) qui était leur filleul, qu'ils élevèrent et qu'ils pleurèrent lorsqu'il fut tué en 1812, à Badajoz, en Espagne.

La liaison du prince royal et de madame de Saint-Laurent ne laissait pas d'être une des causes de la disgrâce de celui-là.

Le duc de Kent et la baronne de Saint-Laurent étaient un peu persécutés. Ils trouvèrent en Louis de Salaberry et en Françoise de Hertel, des amis sûrs, et dans leur maison une hospitalité fréquente et large. Ce manoir de Beauport était décidément un asile aux exilés.

Mais un jour fut que la maison devint solitaire et triste. Charles-Michel était aux armées, Maurice et Louis à l'école de guerre. Le duc de Kent et Madame de Saint-Laurent, en retournant en Angleterre, avaient amené avec eux Edouard-Alphonse qui vivait dans leur château de Castle Hill. Hermine avait épousé son cousin de Juchereau Duchesnay de Saint-Denis. Les vieux amis étaient retournés en une France impériale, apaisée et possible, les compagnons d'armes étaient morts.

Les jours et les soirs étaient longs et monotones, maintenant, en la maison désertée. Louis de Salaberry y vieillissait en compagnie de sa femme devenue valétudinaire et de ses deux filles, Amélie et Adélaïde, qui voyaient leur beauté (2) se flétrir lentement, qui faisaient la lecture à haute voix, confectionnaient des confitures, soignaient leur mère, tenaient les comptes

---

(1) Il portait les deux noms réunis d'Edouard, duc de Kent et d'Alphonsine de Mongenet de Fortisson, baronne de Saint-Laurent.

(2) Les Anglais appelaient Amélie de Salaberry "la douce ange". (P.-A. de Gaspé.)

et peu à peu devenaient deux vieilles filles sous leurs petits bonnets de linon à rubans mauves...

Les jours de bonheur étaient les jours de courrier. Ces lettres venues des Indes Occidentales, de Hollande, d'Espagne, d'Angleterre, d'Irlande, apportaient dans leurs plis un peu de la vie intense et périlleuse des quatre garçons dont l'aîné sortait à peine de l'adolescence. Les uns se battaient dans des pays de fièvre, aux fleurs et aux fruits énormes et tels qu'on n'en avait jamais vus de pareils en Canada. Les autres couraient les dangers de la mer, ou se mouraient d'ennui dans quelque garnison sans fin, ou demeuraient à la cour, vivant une existence brillante et grisante. C'est Charles-Michel, le futur héros de Châteauguay, qui parcourt la terre à la tête de son régiment, se bat contre des ennemis divers et terribles, se bat en duel, habite Londres, va à la cour, tourne la tête aux jeunes anglaises, retourne se battre, fait tant de prouesses qu'on l'appelle le "marquis de la Poudre" (1). C'est Edouard qui vit chez le duc de Kent, dîne avec le prince de Galles, les ambassadeurs, le général Dumouriez, etc., et., va au théâtre dans la loge royale ou avec le duc d'Orléans (2), mène une vie de duc et pair et vient mourir misérablement sous les murs d'une ville assiégée. Et ce sont encore les vies héroïques et folles de Maurice et de Louis, qui font frémir d'aise, de terreur et d'appréhension les pauvres parents et les petites soeurs vieillissantes, dont la vie est si calme et si pareille...

Lorsque les mauvais jours de deuil et de larmes arrivèrent, ces esprits affinés par la solitude et affermis par la religion, les surent supporter vaillamment.

Des quatre frères, un seul revint, Charles-Michel.

(1) Benjamin Sulte.

(2) Plus tard Louis-Philippe.

Celui-là, il fallait le garder. Louis de Salaberry avait assez sacrifié au métier héréditaire en perdant trois de ses enfants à la guerre. Charles-Michel devait à sa maison et se devait à lui-même de continuer la famille et de se reposer de ses campagnes dans un bonheur sûr et solide. On lui choisit une épouse.

En Irlande, il avait aimé une de ses cousines Fortescu.

Elle appartenait à cette race des Fortescu qui reçurent leur noblesse et leur nom, de Guillaume le Conquérant, un jour que l'un d'eux sauva le roi normand à l'aide de son écu solide et fort. Elle était normande par son père et aussi par sa mère qui était Hertel et soeur de Françoise de Hertel de Saint-François. Ce mariage manqua. Charles-Michel revint en Canada. Et comme il était bon parent, il s'éprit d'une autre de ses cousines, Marie-Anne Hertel de Rouville.

Louis de Salaberry et Catherine-Françoise de Hertel étaient enfin presque heureux. Ils avaient l'espoir d'embrasser bientôt un petit-fils. La vie redevenait douce et bonne. C'était en 1813...

De nouveau, ce furent les inquiétudes, les mortelles angoisses, les larmes. Cette fois il fallait trembler pour soi et pour tous, mais surtout pour celui qui était à la frontière et qui attendait l'ennemi. On le savait si peu fort contre cette armée américaine. Sa science et son courage allaient-ils suffir au manque d'hommes?

Ils suffirent. Louis de Salaberry qui s'apprêtait déjà à installer sa famille à l'hôpital Général de Québec, comme il savait que son père avait fait en 1759, reçut la nouvelle de la victoire. Le pays était sauvé et Charles-Michel de Salaberry encore vivant...

Durant quelque temps on dénia sa victoire au héros. Il fallut combattre pour ne pas se faire voler

par des comparses sans courage et sans foi. Charles-Michel de Salaberry savait mieux organiser une défense contre des soldats et des canons, que contre les suisses anglais, retors et faux, qu'étaient Sir George Prévost et le général de Watteville. Il fallut qu'on démasquât ces ânes chargés de la peau d'un lion.

Charles-Michel de Salaberry avait conservé à l'Angleterre un immense pays, Louis XIV l'eut fait riche, Napoléon l'eut fait prince, le roi d'Angleterre lui donna une médaille...

Il avait fait son devoir et cela lui suffisait. Il rentra dans ses foyers. Sa femme était belle. Son enfant grandissait. Il n'aimait plus rien que la vie familiale et paisible.

Mais Louis de Salaberry et Françoise de Hertel n'étaient plus là pour jouir d'une vie redevenue tranquille et heureuse, ils s'étaient endormis tous deux dans la paix éternelle et lourde du tombeau...



IV. PENULTIEME.

L'Angleterre après lui avoir dénié sa gloire, l'oublia lorsque ce fut avéré qu'elle lui devait la conservation de sa plus belle colonie. Il dut alors regretter les services rendus à une pareille marâtre. Ce pays pour lequel il s'était battu tant, avec un loyalisme extrême et quelque complaisance, lui rendait en ingratitude et en oubli son valeureux dévouement. Il le constate lui-même, non sans ironie: "Je reçus une médaille." Une médaille contre une colonie! La reconnaissance était mince en regard du cadeau. Mais Michel de Salaberry était de trop bonne race pour réclamer un salaire; il se contenta de défendre sa gloire dont il était légitimement jaloux, lorsqu'on la lui voulut contester. D'ailleurs ses compagnons hurlèrent si furieusement son nom, que le général de Watteville et autres Georges Prévost rengainèrent leurs prétentions.

Il vivait à Chambly dans une oisiveté ennuyée. Cet homme d'action ne pouvait plier son esprit à des besognes et à des plaisirs. Les livres ne lui pouvaient être même un dérivatif. Les êtres exclusivement pragmatiques sont incapables de trouver en eux des raisons d'être heureux, leur activité cessant.

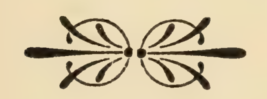
A ce français, ayant des habitudes d'agir et de penser étrangères à son moi, une lassitude était venue. Ce fut son bovarysme de vouloir muer en une âme saxonne, son âme généreuse et légère de latin. Il avait cru devoir revêtir l'uniforme anglais avec le secret désir qu'il s'en déteignit quelque chose sur lui. Mais, lorsqu'il le dépouilla, il put constater l'avoir porté comme on porte un masque.

N'être ni un français, ni un anglais, c'est être un

canadien au sens de plusieurs. C'est là une proposition pleine d'avenir. Personne ne se permettrait d'ignorer l'influence du sol et de l'atmosphère communs. Ces hommes de races différentes réunis dans le même pays sont destinés à une fusion logique. Déjà un mouvement se fait sentir de cette fusion. Un moment de la mutation est déjà accompli. Nous ne sommes plus que les cousins des français, et qui peut prétendre que ce fameux cousinage n'incline à la parfaite hétérogénie. C'est la logique des liens de famille d'aller toujours en s'affaiblissant avec les générations...

La nation canadienne? Pour l'instant, le mot et la chose sont à double entente. Des hommes aux concepts diamétralement opposés se déclarent en être. L'accord n'existe vraiment que sur des questions d'ordre matériel. La communauté de tout se chargera de tout niveler dans un lent avenir. L'époque de transition est commencée et se continuera.

Michel de Salaberry voulut brusquer les effets actuellement en réalisation. Il se heurta au passé trop présent encore de son âme. — Il pourrait être le protagoniste de l'aventure canadienne, n'était l'autre figure qu'il fait dans l'histoire.



V. CONCLUSION.

La bataille de Chateauguay, outre sa belle leçon d'énergie et de force en donne une autre qui est guerrière et brutale.

Le récit des actions belliqueuses comporte en soi quelque chose de décevant et de lourd. Il produit dans l'âme un effet irritant comparable à celui des alcools au gosier. La tête toute remplie de spectacles agressifs, désire se reposer à une vision de douceur et de sérénité.

En voici une que j'offre comme conclusion aux fêtes du centenaire de la bataille de Chateauguay. Elle a je ne sais quoi de lénifiant.

Le 26 octobre, après l'hommage à Charles-Michel de Salaberry, je suis passé devant l'église de Chambly. Quelqu'un m'y a arrêté de son sourire et de son geste. C'était un vieux prêtre.

Sur son socle, il souriait le bon abbé Mignault de toute sa bouche de pierre. Et j'ai arrêté à ses pieds, mon départ et ma rêverie.

Et j'ai bien compris le secret de cette figure que l'art a modelée à l'image de la vie. Le vieil abbé songe sur son piédestal à la vanité d'être violent, et à celle d'être victorieux. Lui, qui fut l'ami et le confesseur du héros de Chateauguay, lui, le prêtre doux, calme et souriant qu'aurait aimé saint François, connaît le secret de la force et de la gloire et il en rit presque...

J'ai voulu mettre cette figure à côté de l'autre. Elle y est aimable et belle. C'est celle d'un vieil

homme qui rappelle ce clergé vaillant et apaiseur auquel les canadiens doivent plus qu'ils ne savent. Et non loin de celle du soldat héroïque qui symbolise la guerre, elle me plaît dans son symbole de paix...

"La Broquerie" Beloeil, octobre 1913.



TABLE DES CHAPITRES.

Liminaire 5

I. Image 7

II. L'ascendance 8

III. Un homme d'autrefois.—Louis de Salaberry. 9

IV. Pénultième 16

V. Conclusion 18